

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 2 heures du soir, 46, rue Taciel.
De 3 à 9 heures du soir rue Uruguay 50.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 339.

Imprimé en los talleres de la imp. LATINA.

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédaction en chef: J. G. Beron Dubard - Rédaction et Administration: rue URUGUAY 26.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campesina
Un mois	\$ 1.00	\$ 1.20
Trois mois	3.00	3.60
Six mois	5.50	6.60
Un an	10.00	12.00
Número du Jour	0.01	0.02
ancien	0.10	0.12

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

M. Delcassé

Paris 18 octobre 1898.

Si j'étais ministre des affaires étrangères...

Combien de fois avez-vous entendu prononcer cette parole-là, ces jours-ci, à table, au café, dans des réunions de famille? Et, bien entendu, chacun disait ce qu'il aurait fait dans ce cas-là, de Fachoda, des Anglais et du commandant Marchand.

En vérité, qu'aurions-nous fait, mes chers amis? J'ai comme une idée que l'on n'aperçoit pas le paysage de la même façon quand on est au pied de la côte et quand on est au sommet. Il ne serait pas raisonnable d'affirmer que le touriste qui est arrivé au point culminant de la montagne, n'a pas une vue plus étendue, plus profonde que le gros des braves gens qui sont demeurés en bas.

L'important est donc de savoir si le ministre des affaires étrangères qui, actuellement, pardessus nos têtes, aperçoit clairement, d'une part, le commandant Marchand et, de l'autre, lord Salisbury, est un vrai Français, de cette race courageuse et pondérée qui, dans le passé, s'est fait respecter dans le monde.

On peut se demander aussi si cet homme très jeune était bien préparé à porter la charge redoutable qui lui incombe; enfin, si ce touriste qui, actuellement, du haut de la montagne, explore l'horizon, a l'œil qui distingue les massifs infranchissables des fantômes de brume.

En répondant à ces questions-là, je suis sûr de soulager beaucoup d'honorables inquiétudes.

Voilà tantôt douze ou quinze ans que je connais Delcassé. Nous avons été collaborateurs, à la «République française», au lendemain de la mort de Gambetta. J'étais, dans ce temps-là, ce qu'ils appellent un «fantaisiste»; lui, de six ou sept ans non aîné, était toujours penché sur des cartes. Il traitait dans le journal les questions de politique coloniale. Il élargissait tous les jours le cercle de son information; mais il avait comme on dit une doctrine. Je ne crois pas me tromper en affirmant qu'elle aurait pu se résumer dans cette parole du maître:

«Il faut que la France recouvre les provinces qu'elle a perdues. Pensons-y toujours, n'en parlons jamais.»

Si donc on relisait tant d'articles que Delcassé, écrit au cours de sa vie de journaliste, si l'on pressait les substantiels et très virils discours qu'il a prononcés dans le Parlement, comme député ou comme ministre, on n'y retrouverait pas ces déclamations, ces prosopopées où l'Alsace et la Lorraine sont nommées entre des «o» coiffés d'accents circonflexes et des points d'exclamation.

Souvent même, aucune allusion directe n'est faite à nos provinces perdues. Mais qu'il parle de marine, de politique coloniale ou de politique étrangère, c'est autour de cette pensée dominante que tournent la pensée et l'activité de Delcassé:

«Il faut que la France soit rétablie dans l'intégrité de son territoire.»

Tel, je l'ai connu au pavillon de Flore; tel nous l'avons retrouvé cette année au quai d'Orsay.

Les plus récents de ses amis ne l'ont pas trouvé changé, ni dans ses façons, ni dans sa pensée secrète. C'est un des caractères de l'homme vraiment supérieur que plus le destin élargit son rôle, plus sa modestie croît.

Les amis de Delcassé savent qu'il n'avait point brigué les affaires étrangères. Ancien ministre des colonies, il aurait souhaité d'abord passer par la marine et peut-être par la guerre, sans doute avec l'arrière-pensée que celui qui est décidé à aller jusqu'aux limites de son droit, ne saurait avoir une trop juste connaissance de ses forces.

Nous avions besoin de lui et on lui a fait brûler deux étapes. Le Parlement, qui l'avait entendu parler sur les questions qui intéressaient la défense nationale, était sûr, apparemment, que ce n'était pas un homme à laisser passer sans lui-ci que ne s'enlèverait pas dans les inextricables aventures; et, d'autre part, on était certain qu'il ne céderait rien des prétentions qu'il pouvait soutenir.

C'est sûrement dans cet état d'esprit — laissez-moi dire si français — que Delcassé a accepté le ministère des affaires étrangères. Je l'ai vu souvent et intimement au début de l'été. Il était fort préoccupé, à ce moment-là, du dessein que la Turquie, soutenue par l'Allemagne et par d'autres ennemis de la France, manifestait d'entretenir auprès du Vatican un représentant chargé de régler avec le Saint-Père, les destinées des Turcs chrétiens. Il s'agissait, ni plus ni moins, de délimiter la France d'un rôle qui avait été le sien. Delcassé ne se demandait pas si on l'accuserait, lui, ministre radical, de complaisance pour le cléricalisme; il prit, avec une grande fermeté, l'attitude que les circonstances commandaient.

Et qu'il soit, dans bien des événements qui, à cette heure, passent inaperçus du grand public, mais qui vont singulièrement diminuer la portée du voyage de l'empereur d'Allemagne à Jérusalem, on ne retrouverait pas le contre-coup de ces négociations sur lesquelles il convient de faire le silence, où le nouveau ministre des affaires étrangères a eu l'occasion de donner la mesure de son habileté et de sa décision.

Que cela nous soit un gage de la

rile prudence avec laquelle il se dispose à conduire les négociations au sujet de Fachoda. Il n'a pas passé par «la carrière»; il ne professe certainement pas pour les Anglais cette admiration superstitieuse qui est la tare de beaucoup de nos diplomates.

Ce qu'il faudra faire, ce qu'on pourra faire, Delcassé le tentera et l'osera. Il sait trop que cette Allemagne qui nous a ravi l'Alsace et la Lorraine a présentement les yeux sur nous et qu'elle est prête à profiter d'un excès d'audace autant que d'un excès de prudence.

II.

Samory

Il n'est pas sans intérêt, au moment où Samory vient d'être capturé par nos troupes avec toute sa famille et ses chefs de bande, de dire quelques mots de l'empire qu'il avait réussi à fonder.

Rapportons d'abord que Samory était le fils d'un simple marchand de Sanankoro. Mais, grâce à sa bravoure, à son intelligence et à son habileté, il ne devait pas tarder à conquérir une haute position et même la souveraineté.

C'est ainsi qu'il se met au service de plusieurs chefs de guerriers, s'empare de plusieurs territoires et, sous l'influence grandissante tous les jours, s'allie enfin avec le Mambou de Kankaba. En 1870, on peut dire qu'il était déjà devenu un des premiers chefs soudanais.

Mais s'embarrassant peu des scrupules et de la reconnaissance, il trahit bientôt son ancien maître, Sori Ibrahim, et, après avoir battu son armée, se décide à prendre le titre d'almamy.

Dès ce moment l'empire de Ouassoulou était fondé. L'organisation introduite par Samory dans ses États méritait d'être signalée. Les cent provinces réunies sous sa domination étaient divisées en dix grands commandements. Chaque grand gouverneur avait son chef de guerre, un lieutenant, un marabout et le groupe, indispensable des griots. Ces personnages constituaient une sorte de conseil, dont les décisions étaient prises dans l'étendue du grand commandement.

La justice était rendue par les assemblées de village, par le gouverneur ou l'almamy lui-même. Quant à l'armée, elle se recrutait en prélevant le dixième des hommes en état de faire campagne et la durée du service était subordonnée au bon plaisir de l'almamy.

La religion d'Etat était l'islamisme et on sait, à ce propos, que Samory se donnait comme un prophète.

Ajoutons que la capitale de l'empire d'Ouassoulou (bassin du haut Niger) était Bissandougou. Samory y avait fait construire une vaste mosquée et c'est sur une place entourant la mosquée qu'il accordait des audiences à ses sujets.

Nous n'avons pas maintenant à retracer les campagnes successives entreprises contre lui par nos troupes, dans le but de mettre un terme à ses incursions et à ses agressions continuelles, et qui devaient enfin aboutir à la reddition et à la capture du vieil almamy.

Mais aujourd'hui que Samory a été réduit à l'impuissance et est devenu même notre prisonnier, il serait injuste de méconnaître ses grandes qualités. Samory n'était pas un adversaire ordinaire.

D'une intelligence peu commune, nous le répétons; ayant les mérites d'un véritable organisateur, Samory a pu être pour nous, pendant plusieurs années, un ennemi redoutable, avec lequel il a fallu même compter parfois sérieusement. Un dernier détail: Samory est né en 1830 et a soixante-trois enfants. On ne sait pas encore la colonie qui lui sera assignée, à lui et aux siens, comme lieu de résidence.

Causerie scientifique

LA SOIE DE CHARDONNET

Vous vous imaginez, peut-être, que Chardonnet est le nom d'un nouveau ver à soie? Quelle erreur serait la vôtre!

Chardonnet n'est pas le nom d'un ver, c'est celui d'un ingénieur des ponts et chaussées; c'est bien différent. Ils est vrai qu'il file de la soie, mais c'est beaucoup de soie, énormément de soie, beaucoup plus que des millions de vers ensemble.

Pour comprendre un pareil prodige, voyons un peu ce que c'est que la soie.

On met souvent cette substance et la laine dans le même compartiment, celui des matières textiles animales. Or, on ne peut nullement assimiler ces deux produits. La laine est bien une substance animale, constituée de matières azotées, toutes pareilles à celles qui forment les crins, la corne, les ongles, et même la peau. Il n'y a de différence, entre toutes ces matières, qu'au point de vue de la texture.

La soie, quoique issue, elle aussi, d'un animal, est toute différente; elle est faite uniquement de cellulose, c'est-à-dire de la substance végétale par excellence, celle qui constitue le bois, la partie dure des végétaux.

Le cocon est de la cellulose presque pure. Il n'y a rien de la substance du ver, dans la soie filée par lui: c'est simplement de la cellulose empruntée à la feuille du mûrier dont il s'alimente, et la cellulose qu'il dissout et transforme en fils tenus et résistants.

La laine a une structure parfaitement reconnaissable au microscope. C'est une matière organisée, produite de la vie animale. Il n'est pas de même de la soie, elle ne présente nulle trace de structure, c'est une matière de composition simple et fixe. Primitive, ment liquide dans le corps du ver, elle s'est durcie au contact de l'air.

M. le comte de Chardonnet n'a fait que reproduire exactement le mode opératoire du ver à soie.

Il part du coton ou du bois de sapin, convenablement purifié. Il le traite par de l'acide nitrique, qui en fait de la cellulose nitrée ou «coton-poudre». Dans cet état, la cellulose est soluble dans un mélange d'alcool et d'éther; cela devient alors du «collodion», de photographique mémoire.

Le collodion de Chardonnet est un liquide visqueux, très épais, que l'on fait circuler dans de gros tuyaux au moyen d'une pression de 40 à 50 atmosphères. Des gros tuyaux, le collodion passe dans des tuyaux plus petits et enfin dans des «bacs de filatures».

Ceux-ci sont terminés par de délicats tubes de verre, dont l'orifice mesure, au plus, un centième de millimètre.

Le fil de collodion qui sort de cette filière, imitation de celle de l'animal — se solidifie rapidement par l'évaporation de l'alcool et de l'éther, et arrive complètement sec sur la bobine qui le dévide.

Tout comme pour la soie de cocon, ces fils sont trop tenus pour pouvoir être manipulés tels quels, il faut les «mouliner»; c'est-à-dire en rassembler 3 ou 4 et les rejoindre parfaitement par le «retordage», avant de passer à la teinture et au tissage.

Vous sentez bien que si pour le ver à soie ces opérations suffisent, M. de Chardonnet ne pouvait s'arrêter là.

Le fil de soie est encore toujours du coton poudre, et les dames qui portaient des robes ainsi filées, seraient exposées à sauter en l'air, au contact de la moindre étincelle, ou même spontanément comme de vulgaires «maïnes».

Cette perspective n'est pas assez engageante pour qu'on n'ait pas cherché à dénaturer la soie une fois filée. Pour cela, on la fait passer dans un bain de sulfhydrate d'ammoniaque. La soie en ressort à l'état de cellulose pure, ne présentant pas plus de dangers d'incendie que le coton lui-même.

No croyez pas que ce que je vous raconte là, soit le résultat de simples essais. Pas du tout: il existe à Besançon une énorme fabrique de soie artificielle, qui travaille depuis plusieurs mois, et introduit dans le commerce des quantités énormes de soie à 50 o/o meilleur marché que celle qu'on dévide des cocons.

Les deux produits sont d'ailleurs si exactement semblables, que les seuls initiés, filateurs ou tisserands, peuvent les distinguer. La soie artificielle est seulement un peu moins résistante pour le moment. Je dis pour le moment, car le dernier mot n'est pas dit pour une industrie jeune de quelques mois.

On peut dès maintenant, prévoir l'instant où les vers à soie et leurs cocons seront relégués dans les vitrines des musées, pour servir à l'histoire des industries humaines, à côté des haches de silex et des épées de bronze.

Au fond, c'est vous qui avez raison, M. de Chardonnet est bien un ver à soie, mais... quel ver!

J. FROMMEL.

Pastel

Elle avait des yeux bleus, des yeux bleus et si clairs.

Si clairs que je n'en vis de tels qu'à la

(Madone)

Des songes de jadis; des yeux dont les

illuminèrent mon existence monotone.

Elle avait des yeux bleus, des yeux bleus et si clairs,

Si clairs....

Elle disait des riens, mais de ces riens

exquis, — à se jeter à genoux devant

Et ce parler tendre et subtil m'ayant

Je trouvais le bonheur à demeurer

Elle disait des riens, mais de ces riens

Exquis....

Elle avait un air triste, un air triste et

Si doux, qu'en la voyant j'avais l'âme

Et que son souvenir m'est cher, cher

Paradis qui parfois s'ouvre à ma rê-

Elle avait un air triste, un air triste et

Si doux!

PETITE CHRONIQUE MÉDICALE

Les Genêts

Quand elle faisait sa provision annuelle de remèdes des champs, — ma pauvre tante Thérèse n'oubliait jamais de mettre en son droguier les fleurs du genêt ordinaire, de la genestrelle et du genêt épineux.

La bonne femme avait-elle raison de compter sur les vertus de ces trois végétaux? Nous allons le voir, en les examinant l'un après l'autre.

Le genêt ordinaire, dit en provençal «genestou» ou «jinesto» est un arbuste élégant, de la famille des légumineuses, haut de un à deux mètres, à rameaux érigés et anguleux, portant de belles fleurs jaunes, réunies en grappes, comme des papillons d'or posés sur un même axe. Les botanistes le nomment «genista scorpius», ce qui ressemble singulièrement à «genestou» d'escoubes et rappelle que avec les branches souples et flexibles de ce végétal on fait des balais.

Avec ses fleurs on préparait autrefois une tisane pour les hydropiques; je l'ai essayée dans quelques cas et j'ai le regret de déclarer que mes malades n'en ont éprouvé aucun soulagement. Cela ne veut pas dire que le genêt soit dénué d'activité; au contraire.

Mon insuccès vient peut-être de ma prudence, car en ordonnant l'infusion j'avais eu le soin de la prescrire très faible, et de ne pas dépasser quinze grammes de fleurs pour un litre d'eau.

Si les vieux praticiens ne craignaient pas de doubler, de tripler et même de quadrupler cette dose dans le traitement de la jaunisse, des engorgements du foie et du rhumatisme chronique, c'est parce qu'ils ignoraient ce détail de composition, qui nous impose une réserve excessive: la fleur de genêt contient deux alcaloïdes excessivement actifs, découverts par Stenhouse en 1871, savoir: la «Scoparine», diurétique puissant qui double rapidement la quantité de l'urine, de la sparteïne, poison violent dont une petite goutte suffit pour tuer un gros lapin.

Le médecin naturaliste Garidel, qui avait expérimenté toutes les plantes de Provence, disait de la tisane de fleurs de genêt: Ce remède est autant émétique que purgatif. Dans un article de botanique médicale, le professeur Baillon note ceci: Les fleurs de genêt à balais font partie d'une préparation dite «décoction composée de la pharmacopée de Londres, recommandée comme purgative, dépurative et hydragogue. Borelli faisait prendre aux malades affectés d'ictère un verre chaque matin, d'un vin blanc dans lequel on faisait infuser du souci et du genêt. Du temps de Sydenham on préférait à ces préparations une lessive, dans l'eau, le vin ou la bière des condres de la plante, vantée contre l'albuminurie et les engorgements du ventre.

C'est l'usage de cette cendre qui aurait guéri le célèbre Maurice de Saxe, d'une hydropisie contre laquelle tous les autres remèdes étaient demeurés impuissants.

Dans tous ces cas, les résultats obtenus étaient-ils dus à la scoparine ou à la sparteïne? Je l'ignore, mais le conclusion de leur présence dans les fleurs du genêt ordinaire, que le genêt ordinaire ne doit plus faire partie des pharmacées de famille. Que mon éminent confrère Laborde, qui a expérimenté la sparteïne avec Germain Séa, ordonne ce produit contre certaines affections cardiaques, c'est son droit de grand praticien; mon devoir de petit vulgarisateur c'est de dire aux femmes qui sont nos premiers médecins.

Méfiez-vous de la tisane de genêt à balais, parce qu'elle contient un principe chimique rangé parmi les agents curatifs, c'est-à-dire producteurs de contractions musculaires spasmodiques, à la façon du poison terrible nommé curare.

La genestrelle ou genestrolle est le genêt des teinturiers; «genista tinctoria» des botanistes, haut de trente à soixante centimètres. Ses graines broyées peuvent, en cas de besoin extrême, remplacer la poudre d'ipéca; ses fleurs sont purgatives, mais on doit s'abstenir d'en user, pour les raisons dé-

jà indiquées. Si ma tante Thérèse en avait toujours quelques pincées dans son tiroir, ce n'était pas dans l'intention de se purger — elle usait pour cela de l'aloès ou du sel d'Angleterre — c'était comme anti-rabique. Elle se rappelait le bruit de tonnerre que fit, en 1820, la découverte du docteur Marochetti de Moscou.

Ce médecin russe, porteur d'un nom italien, prétendait guérir les gens mordus par un chien hydrophobe en les abreuvant largement de tisane de genestrolle et en canalisant, après quelques jours, non point la morsure, mais des pustules sublinguales consécutives à l'absorption de sa précieuse tisane. Ma tante Thérèse avait entendu dire qu'un praticien marseillais, le docteur Chabanon, d'Uzés, avait sauvé plusieurs personnes par la méthode du médecin russe et elle gardait précieusement ses bonnes fleurs pour les opposer à la dent des mauvais chiens.

L'illusion de ma tante dura jusqu'à sa mort; celle des médecins français, hélas! n'avait pas été aussi longue.

Le genêt épineux est l'ajonc, «eulex europæa» des botanistes, nommé selon les pays «elandier» ou «bruyère jaune» et que nous appelons en Provence «argiolas-argiolas» ou «genestou pounchou». Cet arbuste, assez joli de loin, assez laid de près, qui croît sur les coteaux incultes, parmi les buissons, dans les landes et au voisinage de la mer, n'intéresse la médecine qu'en ceci: ses épines piquent douloureusement les mollets des chasseurs non munis de guêtres. Commandez-en une bonne paire, si vous allez tirer les perdreaux du côté d'Ampus ou de Bargemont.

Au demeurant, jetez votre seuil de fleurs de genêts les jours de procession, si cela vous plaît, je n'y vois inconvénient aucun; mais n'en faites pas de la tisane: c'est dangereux.

DR. FÉLIX BREMOND.

Petite correspondance

A MADAME THÉRÈSE

Vous venez, madame de tracer dans votre lettre à M. Huret une peinture si vive et si agréable des plaisirs de la vie champêtre, que j'ai senti à cette lecture se réveiller en moi la mélancolique souvenance de ma ferme de Trianon.

Simple bergerette, en coiffe villageoise, mes petits pieds dans des mules à patins qui craquaient sur le sable des allées aux bordures de rocaille, je m'en allais prestre sous les grands marronniers, entre lesquels glissaient à défaut de Chérubin, le beau Coigny ou le beau Lanzun.

M. Gessner et M. de Florian m'avaient donné ce goût passionné pour les agréments innocents de la bucolique. Hélas! que n'y ai-je cédé davantage! J'eusse évité de bien funestes malheurs.

Si, au lieu de confier ma chevelure aux soins de coiffeur de Léonard, je l'avais toujours cachée sous un modeste bonnet de lin; si j'avais su préférer les fleurs rustiques aux colliers que l'astucieux Rohan offrait à mon imprudente coquetterie; enfin, si je n'étais jamais sortie de ces bosquets où je goûtais sans remords de si pures délices, je n'aurais point donné sujet aux Parisiens de maudire le luxe de l'Autrichienne et d'accuser la politique de madame Veto, qui n'eût été que Toïnon la bergère.

Ah! madame! que je vous félicite, et que je vous envie! Mais vous avez raison, tout en étant pastorelle, il faut rester femme et Parisienne. Point de robe de bure, ni de sabots, à moins qu'ils ne soient légers et coquets comme l'étaient les miens! Je ne vois point d'inconvénient à ce qu'on mette un œil de poudre pour aller jeter du grain à la basse-cour.

Quelle chose vous manque encore néanmoins, madame, à mon gré. Vous n'avez point de vache, dites-vous. J'en avais, moi et je les trayais, s'il vous plaît, de mes mains d'archiduchesse.

MARIE-ANTOINETTE.

Pour copie conforme:

Le faucon.

Polo mèle

LA FEMME

Pour un lycéen, c'est une fleur;

Pour un avocat, c'est une cause;

Pour un médecin, un sujet;

Pour un habitué de la maison Doré,

un joujou;

Pour un Huron, une bête de somme;

Pour un Peintre, un modèle;

Pour un argentin, un massacre;

Et pour M. Prud'homme, c'est une femme, car la femme est femme et doit rester telle qu'elle est.

Avant Cronstadt, un grand-duc, un ministre russe et l'ambassadeur d'une puissance représentée à la cour du Tsar — devinez laquelle! — causaient, devant Alexandre III, de la valeur et de la durée des conventions de paix et d'amitié.

On en vint à parler du traité de Paris, puis on évoqua la paix de Tilsitt. Qu'en restait-il? Le souvenir et la date dans des livres ou sur des parchemins!

Alexandre III, qui avait écouté, juste-ment, intervint alors;

«C'est, dit-il, que par la force, par la guerre, on ne peut faire des alliances solides, ni des traités durables.»

Puis, après un silence, il ajouta en soulignant chaque mot:

«Le temps, au contraire, scelle et confirme les alliances loyalement conclues en pleine paix.»

Co sont les paroles du Tsar Alexandre III, rapportées par l'ambassadeur qui les entendit; que l'on a traduites, en latin, «in pace concepta firmat tempus», pour les graver sur la banderolle, enroulée autour du rameau d'olivier, que le président de la République a déposée sur la tombe du grand ami de la France.

Vieux proverbes dérangés: Ce qui nuit n'est pas l'or. Nécessiteux n'a pas de lous. Qui n'entend qu'une croche n'entend qu'un son.

La pépie vient en mangeant. Il ne faut pas mettre le doigt entre l'arme et la crocse.

Une enseignie, dénuée d'artifice, coquée à la vitrine d'un almacein: Vins feints et fruits qu'on fit. A la bonne heure! celui-là, du moins, ne trompe pas son monde.

Madame fait irruption dans l'office: —Au feu! au feu! Juliette Marie! Ernestine! Comment il y a trois femmes de chambre ici... et pas un pompier?...

GLANEUR

NOS ECHOS

Teatro Solís

Empresa: A. Cordero — Grandioso espectáculo de notable atracción! — La última novedad europea — Primera gira a la América de la gran compañía de bailes de espectáculo — 8 únicas y notabilísimas funciones.

JURVES 17

Sinfonia por la orquesta. Se pondrá en escena la comedia en un acto, «La primera postura».

La bonita zarzuela en un acto «Yasomos tres».

Finalizará el espectáculo con el baile «Die Puppenfein».

Nota.—El baile empezará a las 10 de la noche, despues de los 2 actos de la compañía Cordero.

A las 8 1/2 en punto.

Magnifique soirée à Solís. Sallo comble et applaudissements aux artistes qui ont joué avec verve et entrain les deux petites comédies. «Dos canarios de café» et «Demónios en el cuerpo».

Pleines d'allusions fines et spirituelles ces deux petites comédies ont beaucoup plu. Mais le clou de la soirée le Great attraction, qui avait attiré tant de monde était le bal annoncé «Pas de Deux» scène chorégraphique exécutée par 16 danseuses de la Compagnie, qui leur

100